

Texte prononcé au Colloque Rochambeau 2021, Vendôme 25 et 26 septembre 2021, organisé par la Société des Amis de Rochambeau

De Grasse, la bataille de la Chesapeake-Yorktown et le rôle de l'Espagne dans les opérations à la côte d'Amérique septentrionale 1780-1781

Professeur Patrick VILLIERS

Résumé

. Tout récemment, plusieurs lobbies américano-espagnols, soutenus par des capitaux non négligeables, tentent de réécrire l'histoire des victoires de la Chesapeake et de Yorktown en s'appuyant de très loin sur les archives. Deux thèses tentent de se faire jour : Yorktown est une idée américaine qui revient à Washington et l'aide de l'Espagne aux Insurgents a été supérieure à celle de la France. Après avoir redonné les chiffres trop souvent oubliés du coût de la guerre sur mer pour les différents protagonistes, nous rappellerons le rôle oublié de la France et de l'Espagne dans la mer caraïbe et particulièrement à Pensacola. En remerciement de cette victoire, les banquiers cubains accepteront de financer de Grasse et Rochambeau à la Chesapeake et à Yorktown.

Mots-clés

Chesapeake, Yorktown, Pensacola, de Grasse, Rochambeau, Guichen, don Solano, Monteil, Saavedra Charles III, Floridablanca, Louis XVI, Maurepas, Vergennes.

Si, comme chacun sait, la défaite est toujours orpheline, la victoire ne manque jamais de pères. La bataille de la Chesapeake-Yorktown n'échappe pas à cette règle. Tout récemment, plusieurs lobbies américano-espagnols, soutenus par des capitaux non négligeables, tentent de réécrire l'histoire en finançant livres et films qui s'appuient de très loin sur les archives. Deux thèses tentent de se faire jour : Yorktown est une idée américaine qui revient à Washington et l'aide de l'Espagne aux Insurgents a été supérieure à celle de la France. Inversement, dans la plupart des ouvrages français, le rôle de l'Espagne est sous-estimé et ramené le plus souvent à un frein quand ce n'est pas un fardeau. Le rôle des opérations espagnoles dans les Caraïbes est totalement ignoré et, au contraire, on tient

généralement l'Espagne responsable de l'échec de la tentative de débarquement de 1779 et surtout on lui reproche d'avoir immobilisé des forces maritimes et terrestres considérables dans les eaux européennes pour tenter vainement de reprendre Gibraltar.

Ayant beaucoup écrit sur cette tentative de débarquement de 1779, je me permets de renvoyer à mes écrits en soulignant que, selon moi et bien d'autres, c'est l'épidémie amenée à bord par les soldats venus compléter les équipages de marins qui est responsable de l'échec. Avec plus 50% de ses équipages hors d'état de combattre à la fin d'août 1779, c'est à raison, le souligna le chevalier du Pavillon, que d'Orvilliers réunit le conseil de guerre qui annule le débarquement. Certains ont voulu voir dans le retard pris par les Espagnols la cause de cet échec en oubliant l'état de crise des arsenaux de Rochefort et de Brest en mai juin 1779, incapables de fournir un convoi de ravitaillement à d'Orvilliers¹. À souligner que la flotte espagnole de Cordoba ne fut pas contaminée par l'épidémie française.

Comme le souligne Étienne Taillemite dans son *Louis XVI, le navigateur immobile*, le roi de France signe le traité d'alliance avec les États-Unis d'Amérique en 1778 alors que Charles III lui a signifié par ses diplomates qu'il ne voulait en aucun cas soutenir les Insurgents². C'est Louis XVI qui recherche à tout prix l'alliance avec l'Espagne alors que la France n'a pas de but de guerre, comme l'a si bien écrit le comte de Broglie. Charles III va placer la barre très haut pour signer cette alliance, exigeant la reprise de Gibraltar, de Minorque et de la Floride. Rappelons qu'en février 1779, il offre à l'Angleterre de ne pas participer à la future guerre si les Anglais lui rendent Gibraltar. Alors que Vergennes, reprenant les idées de Choiseul, voit dans l'indépendance de l'Amérique un moyen d'un meilleur équilibre en Atlantique entre les puissances européennes, l'Espagne y voit un encouragement aux idées indépendantistes dans ses colonies d'autant que les Anglais tentent de renforcer leur pénétration dans la *Terra Firma*.

La stratégie de l'Espagne en 1780 est révélatrice à cet égard. Après l'échec d'une guerre courte avec la tentative de débarquement en Angleterre, les autorités espagnoles expédient aux Caraïbes une forte escadre commandée par don Solano. Le rôle de la marine espagnole dans le golfe du Mexique est souvent tenu pour secondaire par les historiens anglo-saxons et peu traité, voire oublié des historiens français. Les historiens espagnols y voient au contraire un rôle essentiel dans la préparation de la campagne de de Grasse à la Chesapeake en 1781³. C'est ce que nous allons essayer de réexaminer en commençant par rappeler le coût financier de cette guerre pour les trois principaux acteurs.

Essai de mesure des dépenses militaires de l'Angleterre, l'Espagne et la France, 1775-1783 :

Le sujet des dépenses militaires de la guerre d'Indépendance mériterait d'être repris. On a de nombreux articles sur tel ou tel point mais pas de chiffres globaux et encore moins de chiffres

¹ Voir VILLIERS (P.), *La marine de Louis XVI*, Nice, Ancre, 2021. Voir également CARON (F.), *La Victoire volée*, Vincennes, SHD, 1989, qui note l'absence de convois pour ravitailler en mer l'escadre d'Orvilliers en juillet 1779 et bien d'autres défaillances de gestion.

² TAILLEMITE (E.), *Louis XVI, le navigateur immobile*, Paris, Payot, 2002.

³ CHAVEZ (T. E), *Spain and the Independence of the United States*, University of New Mexico Press, 2002. Cet ouvrage, par ailleurs remarquable, ne donne malheureusement aucun chiffre sur les dépenses de guerre, ni le nombre et le type de vaisseaux.

permettant une comparaison, ce qui est pourtant essentiel. À ma connaissance, le cas français a été le plus analysé, notamment par moi-même. Je me permets de renvoyer à ma thèse et à plusieurs de mes ouvrages. Dans le cas français, il faut séparer le budget, c'est à-dire les dépenses autorisées, avec les dépenses réelles. Necker provoque la chute de Sartine en l'accusant d'avoir dépensé plus que le budget ne l'avait autorisé. Sartine se défendit en disant qu'il avait anticipé le budget suivant. Son successeur Castries fit la même chose. Les dépenses françaises pour la marine ont été largement supérieures aux dépenses budgétées.

Il en va de même en Angleterre. La comparaison avec les sources anglaises est complexe et est un sujet à elle seule. Heureusement, un document du temps conservé dans le fonds Marine des Archives nationales permet de bien faire avancer le sujet.

Essai de mesure des dépenses françaises

Budgets de la marine française 1775-1783

Année	Budget (B. N.)	Budget (A. N.)	Budget payé au 1/1/1784
	Marine	Marine + colonies	AN. E 205
1775	20 522 129	27 000 000	32 900 000
1776	27 179 944		47 257 000
1777	43 130 401		58 543 000
1778	74 088 849	101 153 000	124 732 000
1779	105 335 790	156 639 840	149 829 000
1780	123 288 832	168 988 000	152 698 000
1781	113 566 736	163 900 000	152 054 000
1782	184 474 500	199 896 000	170 755 000
1783		158 000 000	69 296 000
Total 1782	671 000 000	790 576 000	855 871 000
Total 1783		948 576 000	925 167 000

De ces chiffres, on peut déduire les dépenses approximatives suivantes :

- Marine française : dépenses budgétées 1778-1782 = 692 millions de livres tournois
- Marine +colonies : dépenses budgétées 1778-1782 = 790 millions de livres tournois
- Armée française : dépenses budgétées 1778-1782 = 531 651 518 livres tournois⁴.

⁴ VILLIERS (P.), *La marine de Louis XVI*, op. cit. et *Marine royale, corsaires et trafics dans l'Atlantique de Louis XIV à Louis XVI*, Lille, ANRT, 1991.

Essai de mesure des dépenses anglaises

Pour les dépenses anglaises, le mieux est de partir des chiffres fournis à l'époque aux ministres français. On peut comparer une source française des Archives nationales et les chiffres proposés par Brian Mitchell, les plus souvent cités. Une livre sterling valant 23,45 livres tournois en 1775. Le mot « appropriations » peut se traduire approximativement par « budgétisés ». Il y a toujours un décalage entre la dépense réelle et la dépense budgétisée. L'important est l'ordre de grandeur. Ces chiffres ne comprennent pas les dépenses pour l'armée anglaise.

Budgets de la marine anglaise d'après les archives françaises

Année	Dépenses AN E 205	Budget Appropriations B AN E 205	Appropriations Mitchell
1775	57 420 000	38 733 000	40 595 000
1776	95 517 000	51 222 000	63 135 000
1777	105 558 000	73 837 000	81 213 000
1778	140 000 000	92 044 000	104 949 000
1779	178 741 000	105 549 000	98 233 000
1780	207 415 000	126 576 000	145 567 000
1781	227 288 000	131 934 000	151 547 000
1782	Incomplet	Incomplet	248 561 000

On peut ainsi retenir pour les dépenses de 1775 à 1781 : 1 011 639 000 l.t. ; 619 895 000 l.t. et 797 410 000 l.t. auxquels il faut ajouter 1782 soit entre 150 et 200 millions de livres tournois en plus⁵. Pour comparer les budgets des marines française et anglaise, j'ai retenu les chiffres des deux colonnes de gauche du premier tableau et les chiffres des Archives nationales pour le budget anglais plus l'année 1782 proposée par Brian Mitchell.

Budgets comparés de la marine française et anglaise 1775-1783

⁵ Archives nationales, fonds Marine, E 205 et Mitchell (B.), *Abstract of British Historical Statistics*, Londres, 1971.

Année	Budget (B.N.) Marine	Budget (A.N.) Marine + colonies	GB Dépenses Marine
1775	20 522 129	27 000 000	57 420 000
1776	27 179 944	47 257 000	95 517 000
1777	43 130 401	58 543 000	105 558 000
1778	74 088 849	101 153 000	140 000 000
1779	105 335 790	156 639 840	178 741 000
1780	123 288 832	168 988 000	207 415 000
1781	113 566 736	163 900 000	227 288 000
1782	184 474 500	199 896 000	248 561 000
1783	?	158 000 000	?
Total 1782	671 000 000	790 576 000	960 937 000
Total 1783	800 000 000 +	948 576 000	

Je ne suis pas arrivé à trouver de chiffres fiables pour la marine espagnole tant les auteurs diffèrent, mais on peut admettre qu'en fonction du nombre de vaisseaux de guerre armés par l'Espagne, les dépenses de la marine espagnole doivent être d'environ 75% des dépenses de la marine française.

À ma connaissance, personne n'a tenté d'établir une comparaison des prix des vaisseaux français, anglais et espagnols pour la guerre d'Indépendance. Cette comparaison serait extrêmement difficile, mais d'un arsenal à l'autre les prix des matériaux n'étaient pas si différents. Chaque camp recourait également aux mêmes importations : bois de mâture, cuivre etc... Le temps de construction d'un vaisseau à taille égale était très proche, car les trois camps se surveillaient étroitement, les Espagnols mettant d'ailleurs en concurrence les ingénieurs constructeurs français et anglais.

De ces tableaux, il apparaît que l'effort naval dans chacun de ces trois pays n'a cessé d'augmenter pour réparer les navires endommagés par les combats ou par la navigation à la mer et pour augmenter les flottes. On passe ainsi de 66 vaisseaux anglais et 52 vaisseaux français opérationnels en 1778 à 90 anglais, 63 français et 56 espagnols en 1779 et 94 anglais, 73 français et 54 espagnols en 1782. Il apparaît clairement que les marines anglaises et françaises ont augmenté leurs dépenses jusqu'en 1782 mais pour quelles stratégies ?

La France sans stratégie maritime

Dans sa définition la plus courante, on entend par stratégie la préparation et la conduite de la guerre dans la mesure où il s'agit d'une action voulue et pensée. On distingue habituellement stratégie à long terme et stratégie à court terme ; la première vise à se préparer à un conflit futur, elle regroupe l'organisation et le développement des arsenaux, les constructions navales, la formation et le recrutement du personnel ainsi que la conduite de la politique maritime et coloniale⁶ ; la seconde

⁶ Voir à ce sujet Patrick Villiers, *La Marine de Louis XVI*, Nice, Ancre, 2021, les 4 premiers chapitres.

propose, en cas de guerre, comment répartir la flotte et quelles missions lui assigner : batailles navales ou convois, guerre de course ou guerre d'escadre, où, à quel moment et sous quelles formes livrer le combat décisif ?

Une première remarque s'impose à la lecture de la bibliographie maritime française, les livres de stratégie navale sont quasi inexistantes alors que les ouvrages de tactiques navales ou de traités des signaux abondent. Le mot de stratégie lui-même employé dans un titre de livre n'apparaît qu'en 1840. Sous Louis XIV comme sous Louis XV et Louis XVI, la stratégie globale sur mer dépend fondamentalement du roi qui la détermine en accordant ou refusant les budgets définis dans les Conseils du roi et principalement au Conseil d'en haut. Seuls les ministres d'État siègent dans ce dernier conseil et le secrétaire d'État à la Marine n'en fait pas partie de droit. Sous Louis XIV, si Colbert y siège c'est comme Contrôleur général des finances. Son fils, Seignelay, ne participe à la stratégie navale qu'en 1690. Sous Louis XV, Maurepas y siège seulement à partir de 1741 et après son départ, il faudra attendre la nomination de Choiseul.

Sous Louis XVI, si Vergennes siège au Conseil d'en haut comme secrétaire d'État aux Affaires étrangères, ce n'est pas le cas de Sartine qui, de plus, n'a aucune expérience maritime. Cependant, comme ses prédécesseurs, Louis XVI reçoit chaque semaine le secrétaire d'État à la Marine et aux Colonies et détermine avec lui les principaux choix de son ministère comme le montrent les archives de la Marine. La stratégie navale, au XVIII^e siècle, est donc soumise au roi, à son premier ministre Maurepas, à Vergennes aux Affaires étrangères, à la Guerre et enfin à la Marine. La différence est totale avec l'Angleterre où le Parlement, par son premier ministre, définit une politique étrangère où la politique maritime et coloniale est déterminante.

En ce qui concerne la stratégie à court terme, là encore le rôle du roi et du Conseil d'en Haut est décisif, celui de Vergennes est également déterminant avec, comme cadre, une politique européenne d'équilibre des forces. En Grande-Bretagne, au contraire, quand la décision de pratiquer une politique impérialiste agressive sera prise, tous les moyens seront accordés à la *Royal Navy*. Cependant, dans chaque camp, compte tenu des distances qui séparent le centre de décision des théâtres d'opérations, une très large part d'initiatives repose sur le commandant en chef.

En ce qui concerne la stratégie à long terme, celle de Louis XVI est largement déterminée par celle de Louis XV et principalement par Choiseul. Il est impossible dans un article d'étudier les divers choix de Louis XVI, je me permets de renvoyer à mon livre *La Marine de Louis XVI* pour étudier dans le détail les opérations qui précèdent la campagne de la Chesapeake et sa conséquence, la victoire de Yorktown, victoire dont c'est le 240^e anniversaire en cette année 2021. On peut cependant rappeler que face à l'impérialisme anglais, la France n'a pas de but de guerre sur mer comme l'a rappelé le comte de Broglie, ex-chef du secret du roi sous Louis XV. En revanche, l'Espagne a des buts de guerre précis. Pour obtenir l'alliance de l'Espagne, la France devra accepter des buts de guerre espagnols, récupérer les territoires perdus au cours des guerres précédentes : Gibraltar, Minorque et la Floride. En outre, avant même d'envisager cette alliance, l'Espagne exige la preuve de la qualité de la marine française et subordonne la future alliance à une victoire navale.

Ainsi, la politique navale de 1778 est une stratégie d'attente : l'amiral d'Estaing avec 12 vaisseaux est envoyé sur la côte américaine pour remporter une victoire en Nouvelle Angleterre mais dans les faits c'est d'Orvilliers qui remporte la victoire d'Ouessant. La victoire ayant été obtenue, ce sont les diplomates Vergennes et Floridablanca qui décident du projet de débarquement en Angleterre en 1779. Pour mettre au point ce débarquement, de nombreuses erreurs sont faites, principalement par le manque d'officiers de marine compétents à la cour. Pratiquement, tout a reposé sur Fleurieu choisi par Sartine pour être son conseiller maritime. Fleurieu est bien seul mais surtout il est seulement capitaine de vaisseau et n'a pas une grande expérience des combats en mer.

Comme des historiens anglais l'ont écrit, point de vue que je partage, l'épidémie de dysenterie apportée à bord par les régiments destinés à compléter les équipages est la principale responsable de

l'échec de ce plan⁷. Le 9 novembre, l'amiral Cordova retourne en Espagne avec sa flotte, mais il laisse Gaston avec 20 vaisseaux espagnols car il manque encore trop de marins français à la flotte de Brest.

Après l'échec du débarquement de 1779, inventer une stratégie périphérique

Les Alliés doivent cependant élaborer de nouveaux plans et passer d'une stratégie de guerre courte à une stratégie périphérique. Là encore, l'Espagne impose son point de vue en exigeant de reconquérir Gibraltar. Tout se passe comme si l'on avait deux répartitions des vaisseaux français et espagnols. La première qui mobilise les deux tiers des vaisseaux est centrée sur la côte atlantique, de Gibraltar à Brest et les Alliés se coordonnent plus ou moins autour de l'idée de reprendre Gibraltar et Minorque. La correspondance y est très abondante. La seconde mobilise les vaisseaux sur les côtes d'Afrique, de l'océan Indien, les côtes de l'Amérique du Nord, du golfe du Mexique et des Antilles. La coordination entre les Alliés y est très floue. Je pense que la correspondance diplomatique entre Madrid et Versailles mériterait d'être réétudiée sous cet angle.

On peut cependant mettre en évidence le rôle primordial accordé à la défense du commerce colonial et à la mise en place d'une politique de convois dans l'Atlantique. La prise de la Grenade et la victoire navale éponyme remportée par d'Estaing le 4 juillet 1779 ont montré que le théâtre des Antilles sera l'enjeu primordial. Le convoi de 59 vaisseaux escortés par le *Protecteur* et le *Fier* de retour à Brest en octobre, illustre le succès du premier grand convoi de retour des Antilles, en dépit de neuf navires perdus dans une tempête. Le commerce colonial est essentiel pour le financement de la guerre. Mais avec l'épidémie de 1779, la France manque cruellement de marins. L'automne 1779 voit le maintien de 20 vaisseaux du lieutenant-général Miguel Gaston à Brest pour protéger l'arsenal ravagé par l'épidémie.

Cette présence de la marine espagnole provoque néanmoins de sévères critiques des officiers français tel celles de Beausset commandant la *Bourgogne* de 74 canons qui, le 20 janvier 1780, accompagne le retour des 20 vaisseaux de Gaston pour Cadix avec une division de quatre vaisseaux. Les meilleurs marins français ont été attribués à Guichen : « *Je vous avoue qu'il est effrayant pour un commandant de sortir avec un équipage tel que celui que nous avons, plus de la moitié n'ayant jamais vu la mer...* », écrit le chef d'escadre français. À l'issue de son trajet Brest-Cadix par un très mauvais temps, il dresse un portrait impitoyable des vaisseaux espagnols : « *Il est difficile de pouvoir compter sur la réussite d'une opération avec une marine si mal approvisionnée, si peu active, si mal conduite, navigant sans ordre et sans précaution, se mettant à la mer sans cordage, sans voile et sans cable... Le Glorieux qui est un des plus mauvais marcheurs de l'armée française est le meilleur de l'armée espagnole.*⁸ »

Beausset est ensuite très critique sur les autorités espagnoles : « *Le département de la Marine ici n'est conduit que par des sous-ordres. M. de Reggio qui y commande est absolument dans l'enfance. Il n'y a point d'autre officier général dans le port. M. de Cordova est devenu tout à fait incapable d'être chargé d'aucun commandement...* » Seuls Gaston et Hiagarredo trouvent grâce à ses yeux : « *Le premier est un général prudent et expérimenté qui a fait tout ce qu'il faut pour établir l'ordre et l'a conduite avec une grande sagesse, le second est un sujet de la première distinction, rempli de talents et d'activité...*⁹ ». Ainsi, selon Beausset, la marine espagnole ne serait pas à la hauteur.

⁷ Voir à ce sujet Temple-Patterson (A.), *The Other Armada, the Franco-Spanish Attempt to invade Britain in 1779*, Manchester University Press, 1960. Villiers (P.), « Quand l'épidémie sauve l'Angleterre en 1779 », *Navire et Histoire*, n°124, septembre 2020.

⁸ In P. Villiers, *La Marine de Louis XVI, voir l'histoire de la Bourgogne de 74 c.*

⁹ In Villiers (P.), *La Marine de Louis XVI*, op. cit.

Que va-t-il en être dans le golfe du Mexique ?

La correspondance « Marine » conservée aux Archives, dont j'ai publié de larges extraits, montre que les chefs d'escadre et les lieutenants-généraux semblent avoir peu été tenus au courant de la politique navale élaborée à Versailles ou à Madrid, particulièrement pour ce qui concerne le théâtre des Antilles et celui du golfe du Mexique. Dans le cas français, les commandants en chefs tel Guichen ou de Grasse reçoivent des instructions très vagues en enjoignant de défendre les îles à sucre et d'essayer de remporter des victoires navales mais sans grande précision.

Tous les efforts de Sartine portent alors sur l'envoi aux Antilles d'une escadre de 16 vaisseaux commandées par Guichen avec comme mission première de protéger les îles et en second d'escorter un convoi de 99 voiles.

Elles ne comportent pas d'instructions précises pour combattre de manière coordonnée avec les forces espagnoles, ni pour défendre les possessions espagnoles. Les instructions données à don Solano ne semblent pas avoir été beaucoup plus précises. C'est donc sur place que vont se tisser des relations entre Guichen et Don Solano, puis entre Monteil, don Solano et Saavedra et de Grasse. Paradoxalement ces relations oubliées de la plupart des historiens français vont jouer un rôle décisif dans la victoire de la Chesapeake en 1781.

Après le départ de Guichen, l'arsenal de Brest se consacre à l'expédition Ternay-Rochambeau qui part le 2 mai avec 7 vaisseaux et 28 transports chargés des 6 000 hommes de Rochambeau. Arrivée le 12 juillet à Newport, elle sera bloquée tout l'hiver par 11 vaisseaux et ne reprendra l'offensive qu'en mars 1781. C'est dans ce contexte que l'Espagne décide l'envoi de la flotte de don Solano dans le golfe du Mexique.

Une expédition oubliée : la campagne de Pensacola, octobre 1780-7 mai 1781

Les contrebandiers anglais soutenus par les corsaires de la Jamaïque et quelques frégates de la Royal Navy mènent une politique très agressive dans le golfe du Mexique, particulièrement sur les côtes du Nicaragua. Pour y reprendre l'initiative, Charles III décide l'envoi à La Havane d'une escadre de 12 vaisseaux commandée par don Solano qui devra également préparer l'attaque de Pensacola. Cependant, alors que Montmarin et Vergennes, début janvier 1780, envisagent une attaque combinée franco-espagnole sur la Jamaïque avec les Espagnols, Sartine ne semble pas en avoir été avisé ni Guichen pourtant commandant en chef de la flotte des Antilles. On retrouve, comme lors l'organisation de la tentative de débarquement en Angleterre par la flotte combinée en 1779, des accords entre les diplomates français et espagnols sans que les militaires en soient informés.

Ainsi Guichen apprend seulement le 22 mai le départ d'Espagne de don Solano avec 12 vaisseaux et un convoi de 120 marchands transportant 11 000 hommes de troupes. Guichen comprend immédiatement l'opportunité qui s'offre à Rodney d'intercepter les Espagnols et les conséquences désastreuses d'une victoire anglaise pour l'alliance franco-espagnole. Il comprend également que la flotte française des Antilles doit absolument assurer la protection de la flotte espagnole. Guichen envoie alors une frégate française prévenir Solano et lui donne rendez-vous à la Guadeloupe qui n'est pas surveillée par Rodney et ordonne l'appareillage de la flotte française. Il permet ainsi aux Espagnols d'arriver sains et saufs mais surtout avec l'arrivée de don Solano, les alliés disposent d'une supériorité indiscutable qui pourrait permettre de s'emparer de la Barbade ou reprendre Sainte-Lucie. Solano refuse cette opportunité, affirmant que ses ordres lui ordonnent seulement d'attaquer la Jamaïque ou Pensacola.

Il apparaît également que la flotte espagnole est frappée par le scorbut et également victime de vivres de mauvaise qualité. Selon les témoignages des autorités de la Guadeloupe, la flotte espagnole est marquée par la corruption. Les barriques d'eau pour les équipages ont été remplacées par du vin

destiné à être revendu à La Havane. Le marquis de Bouillé, gouverneur des petites Antilles est encore plus sévère est très sévère critique sur « l'état de délabrement de la flotte espagnole ».

Solano demande d'ailleurs à Guichen d'escorter ses vaisseaux et son convoi jusqu'à La Havane. Devant l'état des vaisseaux espagnols, Guichen comprend qu'une opération contre la Jamaïque est impossible et se concentre sur le convoi des navires coloniaux français et espagnols jusqu'à Saint-Domingue. Les instructions de Guichen lui laissent la possibilité de se tourner ensuite vers la côte américaine mais Guichen ne veut pas répéter la tactique du comte d'Estaing contre Savannah en septembre 1779 ni soutenir Ternay en Nouvelle Angleterre. Prenant prétexte qu'il n'a pas disposé d'un véritable arsenal à Fort de France pour réparer les dégâts des trois combats livrés contre Rodney, Guichen se concentre sur la protection des navires de commerce jusqu'aux ports français où les denrées coloniales sont particulièrement attendues. Il appareille le 16 août 1780 de Saint-Domingue avec 19 vaisseaux et 100 marchands et arrive sans encombre le 24 octobre à Cadix où il retrouve d'Estaing. De Grasse était pressenti pour commander l'escadre des Antilles mais, malade, il a demandé à rentrer en France et Monteil l'a remplacé.

Avec le départ de Rodney et de sa flotte pour l'Angleterre, la flotte espagnole de La Havane a maintenant la supériorité numérique dans l'espace caraïbe d'autant que 9 vaisseaux français sont restés sous le commandement de Monteil. L'amiral Solano est ainsi en force pour s'emparer de Pensacola, mais la division règne chez les Espagnols. Le gouverneur Navarro, responsable des forces terrestres, et Bonnet, responsable des forces maritimes à La Havane, vont accumuler les obstacles pour retarder l'expédition. Deux hommes vont jouer alors un rôle décisif : Bernardo de Galvez et Francisco de Saavedra. Galvez reçoit le commandement de l'expédition et Francisco de Saavedra, émissaire du roi pour cette expédition, obtient enfin le départ, le 16 octobre 1780, de 12 vaisseaux de guerre et 51 transports mais c'est encore le temps des ouragans. Une tempête disperse les forces espagnoles, jetant 18 navires hors du golfe du Mexique. Francisco de Saavedra, lui-même, est capturé par les Anglais qui le relâchent le 22 janvier 1781, ignorant son rôle réel.

De retour à La Havane, Saavedra reconnaît l'impossibilité d'attaquer la Jamaïque en 1781 mais soutient Galvez et Solano pour attaquer à nouveau Pensacola. Un premier groupe de vaisseaux et de transports avec 1 315 soldats commandés par Galvez se présente le 9 mars devant la baie de Pensacola. En dépit des réticences de José Calvo à attaquer, Galvez force l'entrée de la baie et commence le siège mais les opérations s'enlisent. Galvez demande à Solano de venir en renforts. Ce dernier demande alors à Monteil de le renforcer avec les quatre vaisseaux français qui viennent d'être réparés dans l'arsenal de La Havane¹⁰. Le Français donne immédiatement son accord et le 19 avril, onze vaisseaux espagnols commandés par Solano et quatre vaisseaux français commandés par Monteil sur le *Palmier* de 74 canons mouillent à leur tour devant Pensacola. Ils amènent 11 000 hommes de troupes dont 800 du régiment Agenais et l'artillerie de siège indispensable. L'appoint français est indiscutable et le 7 mai, Pensacola capitule en laissant 1 113 prisonniers anglais. Galvez a eu 95 tués et 200 blessés et les Anglais 155 tués. L'Espagne obtient ainsi outre-mer son premier but de guerre : la reconquête de la Floride et va pouvoir également reconquérir le terrain perdu au Guatemala. Solano et Saavedra ne vont pas oublier le rôle méconnu de Guichen et de Monteil et vont accorder un soutien sans faille à de Grasse pour la préparation de l'expédition de la Chesapeake.

L'idée de la Chesapeake et le rôle de l'Espagne

¹⁰ Voir à ce sujet Patrick Villiers, *La Marine de Louis XVI*, Nice, Ancre, 2021, historiques des vaisseaux *Destin*, *Intrépide*, *Victoire*.

On a beaucoup écrit sur la victoire de la Chesapeake, le 5 septembre 1781, mais aujourd'hui on voit apparaître de nouvelles interprétations – qui seraient trop longues à réfuter une à une – essayent de remettre en cause le rôle de la France tant dans la décision de la Chesapeake que dans la conduite des opérations victorieuses. Rappelons seulement les faits. C'est Montmarin qui, le premier, envisage une intervention en Virginie. Castries soutient cette idée et probablement Louis XVI également. Le successeur de Sartine ne modifie pas fondamentalement en 1781 la répartition des escadres par rapport à 1780, mais choisit de nouveaux chefs tournés vers l'offensive : de Grasse, Barras et Suffren.

Les instructions de de Grasse lui assignent, après avoir protégé les Antilles et le commerce colonial, de soutenir impérativement les Insurgents. Dès mars 1781, de Grasse **Error! Bookmark not defined.** a anticipé que la possession de la Chesapeake serait l'enjeu décisif de la campagne et en a averti Barras, Washington et Rochambeau. L'hivernage à Newport a été rude. Tout y est hors de prix. Rochambeau avait prévenu : « Ce sera une guerre chère. ». Il a fallu organiser un hôpital pour 1 500 marins et 800 hommes de troupes malades. Rochambeau a seulement reçu 2,6 millions de livres tournois en argent métal mais, arrivé sur place, il estime les dépenses à 506 000 livres par mois, soit de quoi payer jusqu'en janvier 1781. En dépit des promesses de Necker **Error! Bookmark not defined.**, Rochambeau ne reçoit pas d'argent avant l'arrivée de la *Magicienne* avec 1 800 000 livres en argent le 15 août 1781 pour payer les miliciens de Washington et les fournisseurs aux États-Unis de l'armée française. Les historiens américains qui, pour la plupart, n'ont jamais étudié les archives françaises de la Marine, s'appuient sur Washington qui affirme avoir eu l'idée de la Chesapeake. La lettre écrite par Rochambeau **Error! Bookmark not defined.** le 1^{er} juin montre que tout reposa sur de Grasse seul : « *Telle est la situation et la très grave crise où se trouve l'Amérique en ce moment* », écrit le général qui, dès mars, a reçu les premières idées de de Grasse. Il y anticipe le choix de l'amiral : « *La venue de Monsieur le comte de Grasse sauverait la situation. Tous les moyens entre nos mains ne sont pas suffisants sans son action jointe à la nôtre et à la maîtrise de la mer qu'il est capable d'imposer.*

Il est deux points où l'offensive peut être engagée contre l'ennemi : la baie de la Chesapeake et New York. Le vent du sud-ouest et l'état de détresse de la Virginie vous feront probablement préférer la Chesapeake-bay... Dans l'autre cas, il est essentiel que vous envoyez une frégate pour aviser Barras de votre intention et aussi le général Washington. »

Ce dernier, sans argent et sans nouvelles troupes, doit accepter les plans français. Barras aurait voulu mener seul une attaque contre les côtes canadiennes mais Rochambeau **Error! Bookmark not defined.** a refusé.

Fondamentalement, la stratégie du comte de Grasse repose sur l'idée qu'une victoire navale en Amérique doit être liée à la conquête d'un objectif décisif. New-York étant imprenable, reste le Sud où Cornwallis a commis l'erreur de se retrancher dans la presqu'île de Yorktown. De Grasse, Rochambeau et Washington vont combiner de manière extraordinaire le déplacement de leurs forces terrestres et de leurs forces navales, en pariant sur la victoire navale de de Grasse. Washington accepte le plan et joint une partie de ses troupes à celles de Rochambeau. Reste une dernière donnée essentielle : la crise monétaire outre atlantique. Rochambeau **Error! Bookmark not defined.** est clair : sans argent métal à la Chesapeake, les opérations de siège ne pourront se tenir.

Là encore, tout va reposer sur de Grasse. Seules les colonies espagnoles peuvent fournir cette somme. Un homme joue alors un rôle déterminant : Saavedra **Error! Bookmark not defined.** Ce dernier est avec Bernardo de Galvez le seul chef espagnol véritablement entreprenant. Il n'a oublié ni le rôle de Guichen qui a protégé l'amiral Solano et son convoi l'année précédente ni le rôle du chef d'escadre de Monteil à Pensacola. En outre, les relations entre les gouverneurs français et espagnols de Saint-Domingue sont excellentes. De Grasse engage les biens de son épouse auprès des négociants espagnols de Cuba et Saavedra engage sur son crédit personnel les négociants de Cuba à fournir à la somme demandée par de Grasse, soit 500 000 piastres d'argent.

Galvez prend également la responsabilité de défendre les Antilles françaises, ce qu'accepte Liliandcourt, le gouverneur de Saint-Domingue. De Grasse peut ainsi ajouter 4 vaisseaux à sa flotte et

¹¹ Voir Patrick Villiers, L'Hermione, *La Fayette, Latouche-Tréville, deux hommes et une frégate au service de l'indépendance américaine*, Ancre, Nice, 2015, en français et en anglais.

embarquer 3 600 hommes, principalement les régiments d'Agenais, de Touraine et de Gatinais, Brissac, Barrois et des détachements du Royal Marine. Leur commandement est confié au marquis de Saint-Simon¹². De Grasse appareille le 5 août avec 28 vaisseaux de guerre, ignorant qu'il a la supériorité numérique absolue. Il passe le 17 au large de La Havane et il est rejoint par la frégate l'*Aigrette* qui apporte la somme promise. Le comte confirme alors son intention de prendre le vieux canal des Bahamas, route plus longue mais qui lui permet de tromper les Anglais.

Rodney fait alors une erreur colossale. Il divise ses forces, ne laissant que 14 vaisseaux à Hood et prend 4 vaisseaux pour rentrer en Angleterre. Hood prend la route pour la Chesapeake, doublant sans le savoir la flotte française. Trouvant la baie vide, il remonte sur New York en longeant la côte, persuadé que de Grasse va faire sa jonction avec Barras à Newport. Le 28 août, Hood rallie l'amiral Graves devant Sandy-Hook et prend conscience de son erreur mais trop tard. Pour gagner du temps, la flotte anglaise longe la côte américaine vers Yorktown, laissant la mer libre à Barras qui prend la direction de la Chesapeake, mais sans longer la côte américaine.

Le 30 août, la flotte française entre dans la baie, remonte la rivière James et débarque aussitôt les troupes de Saint-Simon**Error! Bookmark not defined.** De Grasse**Error! Bookmark not defined.** sait alors qu'il a gagné. Pour fermer immédiatement le piège, il ajoute 1 500 soldats et marins de ses vaisseaux. Il détache immédiatement des frégates et des corvettes pour remonter la Chesapeake au-delà d'Annapolis et Baltimore. Il faut récupérer les premières troupes de Rochambeau et les transporter par bateaux, ce qui économisera temps et fatigue.

Le 5 septembre, l'arrivée des Anglais délivre de Grasse d'une grande angoisse. Ceux-ci, n'ayant que 19 vaisseaux, n'ont donc pas intercepté Barras et son convoi d'artillerie. Dès lors, comment de Grasse aurait-il pu perdre un combat en ligne de file, lui qui est aussi bon manœuvrier que Guichen et qui dispose de 24 vaisseaux contre 21 (quatre vaisseaux ont été laissés dans les rivières James et York) ? Le handicap résultant de l'absence du doublage en cuivre ne peut plus jouer puisque de Grasse a forcé les Anglais à accepter le combat au lieu qu'il a seul choisi.

Donnant l'ordre d'appareiller par ordre de vitesse, de Grasse sort de la baie pour combattre en pleine mer car la victoire empêchera les Anglais de faire le blocus de la baie et d'intercepter Barras. La flotte française lève l'ancre et sort de la baie en moins d'une heure. Bougainville prend la tête de l'avant-garde et engage le combat mais avec trop de précipitation. Il laisse se former un vide dangereux dans la ligne française. Les bancs de sable obligent Graves à combattre au vent sous les mêmes amures que les Français. Graves ordonne de serrer la ligne de file française mais il est abandonné par Hood. Ce dernier, mécontent de servir en sous-ordre, prend prétexte d'un signal resté au mât du navire amiral pour ne pas engager le combat rapproché. La supériorité numérique des Français cause alors de graves dégâts dans la flotte anglaise qui se dérobe à 18 h 30.

Pendant les quatre jours suivants, de Grasse reste délibérément sous le vent des Anglais pour les empêcher de rentrer dans la baie. Par son choix de piquer vers l'Atlantique, Barras**Error! Bookmark not defined.** a sauvé son convoi et entre dans la baie avec l'artillerie indispensable. Le 10 septembre, les Français prennent l'avantage du vent et veulent engager un nouveau combat mais 5 vaisseaux anglais ont de graves dommages. En deux heures de combat, les Anglais ont perdu 90 morts, 246 blessés, les vaisseaux *Ajax* et *Terrible* ont de graves voies d'eau, l'*Intrepid*, le *Montagu* et le *Shrewsbury* ont leur mature prête à s'effondrer. Refusant le combat, Graves brûle le *Terrible* de 82 canons et profite de la nuit pour s'échapper vers New-York en remorquant les 4 autres¹³.

La capitulation de Yorktown n'est plus qu'une question de jours. L'artillerie de Rochambeau et le reste des forces de Washington rejoignent seulement le 26 septembre. Elles ont parcouru 550 kilomètres depuis New York, sans de véritable route. De Grasse harcèle Saint-Simon et La Fayette pour attaquer les troupes de Cornwallis car il craint les tempêtes de l'automne dont d'Estaing a été la victime en 1779 à Savannah. Après un baroud d'honneur, le général Cornwallis se rend finalement le 17 octobre, avec 6 000 hommes de troupes et 1 500 marins.

Yorktown est d'abord une victoire de la stratégie périphérique, puis essentiellement une victoire de la rapidité où de Grasse renouvelle la tactique des opérations combinées par la

¹²AN Marine, B4 184, Marquis de Saint-Simon, *Journal de la campagne de Yorktown*.

¹³ Sur cette campagne l'historien américain Jonathan Dull, *The French Navy and American Independence* a écrit : « *The most perfectly campaign of the age of sail* ». Pour les cartes et le récit des commandants, voir Villiers (P)

concentration des forces navales et terrestres. À Yorktown, les Alliés ont créé un rapport de force de trois contre un avec pour les deux-tiers des marins ou des soldats français embarqués ou venant des colonies. Si les Espagnols ont fourni l'argent également indispensable, ils ont refusé de joindre la moindre troupe ou le moindre vaisseau pour ne pas apporter de soutien officiel aux Insurgents.

À la différence de Trafalgar qui n'a empêché ni Ulm ni Austerlitz, la Chesapeake est une des rares victoires navales au monde qui ait véritablement pesé sur la fin d'un conflit. Le président du congrès des États-Unis, Thomas Mac Kean ne s'y est pas trompé en écrivant à de Grasse : « *Votre nom sera à jamais cher au bon peuple de ces États aussi longtemps que la gratitude sera une vertu* ». Ainsi s'explique qu'il y ait régulièrement un bâtiment de l'US Navy qui porte le nom de *De Grasse*.

Patrick Villiers, professeur émérite des Universités en histoire moderne, Université du Littoral-côte d'Opale, membre du comité d'histoire des SAR.